

Les Contes de la Planète Poubelle

Du Collectif Sans Nom

Sous la coordination de Talion'h Kaärd

PROLOGUE #4

Par le Collectif Sans Nom

CHAPITRE I — BRUIT SPATIAL #8

Par Talion'h Kaärd

CHAPITRE II — LE TOUCHER DU VENT #24

Par Isore Varech

CHAPITRE III — LES COULEURS DE GERROS #42

Par Nazim Al-Kid

CHAPITRE IV — AMANDE AMERE #ERROR! BOOKMARK NOT DEFINED.

Par Talion'h Kaärd

CHAPITRE V — SUBLIMATION OU L'ART DE LA CUIZINE #ERROR! BOOKMARK NOT DEFINED.

Par Isore Varech

CHAPITRE VI — LE CONTE OUBLIE #ERROR! BOOKMARK NOT DEFINED.

Par Saul Soledad

**CHAPITRE VII — LES AVENTURES STUPEFIANTES DE RODKA LE LUXURIEUX #ERROR!
BOOKMARK NOT DEFINED.**

Par Talion'h Kaärd

CHAPITRE VIII — SYMPHONIES POUR LES YEUX #ERROR! BOOKMARK NOT DEFINED.

Par Nazim Al-Kid

**CHAPITRE IX — VICTIME DE SOI, BOURREAU DES AUTRES #ERROR! BOOKMARK NOT
DEFINED.**

Par Louise Atenasian

CHAPITRE X — LA PUTAIN QUI S'AVANCE #ERROR! BOOKMARK NOT DEFINED.

Par Talion'h Kaärd

CHAPITRE XI — FEE FOLLETTE ET LES GENTILS DEMONS #ERROR! BOOKMARK NOT DEFINED.

Par Saul Soledad

CHAPITRE XII — LA MALADIE DE ZACH #ERROR! BOOKMARK NOT DEFINED.

Par Louise Atenasian

**CHAPITRE XIII — HISTOIRES COURTES & LONGUES JOURNEES #ERROR! BOOKMARK NOT
DEFINED.**

Par le Collectif Sans Nom

**CHAPITRE XIV — LES QUATRES INTERROGATOIRES DE MARCEL RAGNON #ERROR!
BOOKMARK NOT DEFINED.**

Par Louise Atenasian

CHAPITRE XV — BLANC COMME L'ESPACE #ERROR! BOOKMARK NOT DEFINED.

Par Isore Varech

CHAPITRE XVI — LE CHOMEUR RECALCITRANT #ERROR! BOOKMARK NOT DEFINED.

Par Talion'h Kaärd

**CHAPITRE XVII — DIALOGUE DE SOURDS (OU PETITS PROPOS SUR L'ETHIQUE) #ERROR!
BOOKMARK NOT DEFINED.**

Par Michel Valandro

EPILOGUE #ERROR! BOOKMARK NOT DEFINED.
Par le Collectif sans Nom

Quand tu n'as rien d'autre construis des cérémonies à partir de rien

et anime les de ton souffle.

Cormac McCarthy, La Route

Prologue

Par le Collectif Sans Nom

Givre spatial...

Je regarde transiter la nébuleuse Rho-13 Picard depuis des jours, des semaines, des mois. Des cycles maintenant. A travers les hublots barbouillés de givre spatial, elle est égale à elle-même. Massive. Sombre. Emouvante. Un nuage violacé, strié de veinules pourpres ou bordeaux, décomposant des légions d'étoiles. Et d'où prennent naissance des poussières d'étoiles. Je les vois depuis toujours, ces taches de lumières jaunes, rouges, dans leur pouponnière de gaz, comme des millions d'yeux qui m'épient depuis des jours, des semaines, des mois. Des cycles maintenant.

Elles me jugent.

Je prends une inspiration, et ma lulette se colle au palais. Maudite impesanteur. Ma nef solitaire dérive à dix-huit parsecs de l'obscur nébuleuse, et pourtant elle emplit le paysage galactique devant moi, engloutissant de sa lumière le reste de l'Espace. Je pourrais presque la toucher. Dix-huit parsecs de distance, soit 58,71 cycles-lumière. Le spectacle que j'ai sous les yeux s'est donc passé il y a presque soixante cycles. A peine moins que l'époque de mon exil. Etrange concordance.

Comme d'habitude, je me suis dégelé pâteux et englué ce matin, les quelques semaines dernières passées en cryogénie n'offrent jamais un réveil facile. Mais ces périodes de sommeil presque éternelles me sont nécessaires. Salutaires. Je peux enfin quitter des yeux l'immense nuage brûlant qui dévore paisiblement l'espace et m'enfoncer dans ma ReV personnelle. « Une petite pilule, et hop », chantait l'holopub à mon époque. Cela n'a pas dû

changer. Bien sûr, l'exil qui m'incombe me prive de tout contact avec les Réalités Virtuelles du réseau Ansible, je suis littéralement coupé du monde car ma ReV fonctionne en circuit fermé. Mais l'on finit par se contenter de peu quand on n'a rien.

Jugez plutôt : dans cette ReV, j'ai eu la chance ces derniers jours de vivre dans une cabane aux odeurs québadiennes, piquantes et âcres, des falaises de pins noirs butaient près d'un lac d'où fleurissaient des nénuphars mauves, jaunes, bleus... Alors que mon corps était réfrigéré à -269.54 °C dans le vide spatial. Tout ce que j'avais à faire était de pêcher pour le repas du soir, lire les livres de la Bibliothèque Immatérielle, respirer l'air pur d'une fin d'été simulée. Je n'ai jamais eu de contrôle sur ma ReV, mais mes geôliers l'ont tout de même dotée d'une entité féminine (ils connaissaient mes goûts, évidemment) qui prend différentes humeurs et attitudes en fonction de mes réactions. Mais elle est... compliquée.

Ma montre a sonné cette nuit, je veux dire dans ma ReV, un écho des alarmes de réveil de la cellule cryogénique, et j'ai dû quitter la cabane en catimini pour ne pas réveiller ma... femme (?). Elle n'aurait pas voulu que je parte, encore une fois. Alors, comprenez bien mon réveil...

Je suis donc à nouveau éveillé pour une série de tests scientifiques qui va s'étendre sur quatorze jours TAL. De longues journées couleur nuit s'avancent vers moi pour la gloire de la toute puissante science de Lutèch. Un copieux planning se télécharge déjà dans l'ordinateur de bord, me laissant peu de choix. Comme si le prog-âme de ma nef m'en voulait d'avoir passé tant de temps dans ma ReV, loin de lui. Je crois bien être entouré de jaloux.

Deux semaines où je vais disséquer la pluie de neutrinos qui s'affale sur la coque de mon vaisseau, enregistrer les soubresauts des quasars apeurés dans l'espace, interpréter les rayons cosmiques en autant d'informations et de cartes pour les vols spatiaux. Puis vider mes cuves à excréments dans le cosmos et trouver ça poétique.

Tout sera mémorisé et classé dans ma Bibliothèque Immatérielle, le seul accès vers l'extérieur. En sens unique. Je ne sais pas où vont toutes ces données, ni même si quelqu'un prend la peine de les lire, le temps qui passe arase mon intérêt et le bien-fondé de ce travail,

au profit d'une répétition de gestes comme mode échappatoire, attendant la prochaine période de cryocapsule où je pourrais enfin pêcher.

En plus de toutes les analyses scientifiques, je couche mes observations sur la nébuleuse dans un petit appareil portable, enregistrant ainsi toutes mes impressions, toutes mes sensations, des plus farfelues aux plus sérieuses. Je n'ai pas besoin de me connecter par un quelconque fil qui pourrait m'étrangler sournoisement pendant les périodes de sommeil. Non, tout se fait par nanobiotés implantés dans mes neurones. Directement relié dans ma Bibliothèque Immatérielle. Comme vous pouvez le lire, cela marche très bien. J'ai tout loisir bien évidemment de m'autodéconnecter de l'enregistrement par un simple hoquet nerveux, une espèce de faux rire, mais je n'ai jamais vraiment su si cela fonctionnait. Pour ma toilette, mes repas, ou pour mon... intimité, cela m'oblige au moins à rire quatre à cinq fois par jour. N'ayez crainte, pour la suite du récit j'éviterais même de sourire les prochaines broquilles.

Je me suis réveillé ce matin et est-ce vraiment un hasard *si j'en ai vu un* ? Il est apparu aux alentours de 7357t, soit deux heures après mon éveil... J'ai pu l'observer pendant quatre heures et quarante-trois broquilles très précisément. D'abord avec les instruments de bord, puis presque trente-six broquilles en visuel direct. Il était si massif que je ne pouvais *que* le voir, découpé en ombre chinoise devant Rho-13 Picard. Les caméras lumineuses avaient du mal à le suivre, sa vitesse devait être stupéfiante...

Bien sûr, dans cette vie reconvertie en spationaute d'observation, j'ai croisé quelques vaisseaux en transit sur les routes commerciales les plus fréquentées de la PAL-République. Mais peu. Quatre. Imaginez donc, nous parlons de l'échelle *galactique* en ce moment, quelles sont les chances de se croiser à, disons... trois millions de kilomètres près ? Cette rencontre m'a bouleversé, je pensais pouvoir oublier dans le noir intersidéral. Mais même dans le lointain Espace, le passé rattrape le Temps pour vous télescoper en quatre dimensions.

Nous *en* avons tous entendu parler, comme un déni propageant la culpabilité de planète en planète, mais nous ne *les* voyons jamais faire leur besogne. *Ils* se cachent parmi les strates reculées de la gravité de nos planètes, et loin de nos yeux *ils* récupèrent ce que nous leur jetons en pâture. Nos déchets, nos peurs et nos anciens Démons. Une fois repus, *ils* parcourent l'Espace et ses dédales, emportant dans leur ventre le bruit de leur secret, un

voyage solitaire de plusieurs mois dans le froid spatial et le hurlement des étoiles. Si j'ai été oublié aussi loin, aussi longtemps dans cette prison scientifique, c'est parce que je sais ce qu'*ils sont*, et je sais ce qu'*ils font*.

Voilà que je me sens oppressé soudainement, je suis désolé, un hoquet veut m'emporter... *Il* devait se diriger vers

Chapitre I — Bruit spatial

Par Talion'h Kaärd

« Laïcisme, Intégratisme, Travaillisme »

Devise de la République Pleine et Autonome de Lutèch, fronton du Parlement Galactique.

I

Sortis enfin de l'espace, ils survolèrent docilement la plaine de Langlois, agrippés à l'attraction de la planète comme un morpion sur la peau d'un lépreux. Des montagnes de détritrus glissaient sous l'immense carlingue aluminée de leur vaisseau-benne, reflétant comme un antique miroir une image déformée de leur époque. Gerros, la planète poubelle, étendait ses centaines de millions de kilomètres carrés de superficie à perte de vue, un horizon quasi linéaire, scandé parfois par de gigantesques falaises d'ordures de plusieurs milliers de mètres de haut, des à-pics titanesques qui effleuraient le ciel orange vif de méthane.

Le Vaisseau de Largage Manhir obliqua sur l'Est et toute la tôle gémit comme l'un de ces monstres marins, ultime représentant de son espèce. A l'affût, l'engin se dirigeait vers les secteurs encore vierges de Gerros. De nouveaux territoires pour de nouveaux conquérants. Les différences de température entre zones contaminées et parcelles

prudemment nommées « neutres » provoquaient de tels courants atmosphériques que le capitaine du Manhir, Pietr Uomo, donna de la gîte à son bâtiment, assez brusquement pour que l'émetteur du circuit interne se met à grésiller.

— Mais qu'est-ce qu'tu fous bordel, j'me suis ramassé mon matériel de largage sur la gueule, on n'est pas dans l'vide compensé, ici.

— Désolé Gus, j'ai eu une alerte de poche gazeuse en sortant du secteur, et je n'ai pas voulu prendre de risque. Son accent de bouseux commençait à lui taper sur les nerfs.

— T'as qu'à pas voler si bas, putain, je suis sûr que t'es même pas dans la légalité d'assiette.

— Tu m'emmerdes Gus, je suis ton officier supérieur, et je vais couper.

Le geste accompagna la parole, et le grognement de Gustave se perdit dans la friture de fin de transmission. La vérité, c'est que Pietr aimait s'approcher des plaines de Gerros, assez pour voir ce que sa glorieuse PAL-République avait de plus honteux à jeter, à cacher, à laisser pourrir. Bien évidemment, il était confit dans le secret le plus gourmand. Celui qui *peut* faire gagner le maximum. « En attente d'une solution durable et écologique pour notre bien-aimée PR, et conformément aux durs choix de nos prédécesseurs », avait promis en coulisse Jeanne Yevgenec'h, réélue il y a dix cycles pour un troisième mandat au poste de Présidente des Républiques Pleines et Autonomes de Lutèch.

Tout à ses pensées, Pietr retira ses oreilles de vol spatial et les laissa couler dans un flacon rempli d'un liquide jaunâtre. « Plus besoin d'écouter les pets de l'univers pour naviguer à l'aveuglette ». La petite phrase rituelle apprise il y a belle lurette, du temps de ses classes en marine marchande... D'une pichenette, il retira de son emballage plastex deux petites oreilles toutes roses et fraîches comme celles d'un archéo-cochon. Il les trouva appétissantes et les ajusta dignement pour ressembler à ce qu'il était, le capitaine du Manhir.

Uomo dessangla son harnais de suspension et se glissa tant bien que mal hors du siège de pilotage. Ces vaisseaux-bennes avaient été conçus pour à peu près toutes les espèces

connues de l'univers. Ils étaient donc inconfortables pour à peu près tout le monde. Dans cette oppressante cabine, de minuscules ouvertures avaient été pratiquées dans la tôle plastacier, comme des meurtrières épiant le noir de l'espace et ses invisibles ennemis. En effet, nul besoin de voir l'immensité obscure de l'univers pour piloter une carlingue comme celle-ci, il suffisait simplement d'écouter les hurlements électrosonores des étoiles à neutron, les ondes magnétiques des planètes rugissant comme dans un vieux film d'horreur, et de s'éloigner aussi rapidement qu'un enfant effrayé...

Pietr sourit à cette pensée car il n'était pas seul dans la tâche surréaliste de conduire à travers l'espace un tel mastodonte. Il s'approcha presque à pas feutré de la couveuse où reposait le fœtus navigateur. Son fœtus navigateur.

Il tourna quelques bielles, enfonça plusieurs touches, et déposa un regard bienveillant de père et de mère sur l'embryon flottant dans son réservoir cuivré. Pietr tendit le cou, mais en l'absence de ses oreilles de vol spatial, il ne pouvait plus entendre son petit cœur battre, le flot du sang circuler dans ses veines, ou encore les ondes alpha de son minuscule cerveau. Hors de l'espace, cette larve transparente lui était aussi muette qu'un mort-né. La Science d'état avait bien essayé, au temps des premières balades spatiales, de placer à l'intérieur du bassin nourricier des insectoïdes d'Aphricanie, des batraciens volants de Norstralie, ou encore les grands singes sous stase de Nioullorque. Mais Dame Nature en avait décidé ainsi, rien ne valait la terreur enfantine que provoque le déchirant cri d'une étoile mourante pour naviguer dans le cosmos.

Pietr Uomo se rapprocha encore plus de la vitre, un tendre sourire arrimé aux lèvres, et son front toucha presque la surface du verre, froide et dure. Une faible lumière baignait le fœtus dans un vert éternel, il lui souffla « Tu peux te reposer bel enfant, tes peurs sont nos routes... »

*

« Ce boulot est une misère, ça m'crève le cœur de voir c'qu'on fait, putain d'Yevgenec'h ! » cracha Gustave. L'approche du largage commençait à le mettre sous pression, comme d'habitude. Il était habitué aux grands espaces de Sétile, aux grandes

forêts boréales peuplées de neige, ici il ne pouvait s'en prendre qu'aux murs qui raisonnaient creux, mais cela lui suffisait pour chasser ses angoisses.

Une forme humanoïde engoncée dans un coin bougea mollement et son vocaliseur artificiel produisit un grésillement qui pouvait être un rire, ou un rot. Ou un dysfonctionnement de la pile atomique.

— Jeanne Yevgenec'h, reprit Gustave en faisant de grands gestes pour faire peur aux ombres, une femme splendide, sculpturale et charismatique. Tu parles, elle a accédé au plus haut poste du pouvoir en faisant bander la moitié d'la population galactique, ironisa-t-il. L'autre moitié sont des femmes.

— Ch'apprécie lé manièreux que tu as de difizer les mondes, Gus, diffusa la voix reconstituée de Lomelon, avec ce léger accent teuton factice (sûrement une mauvaise blague de l'inventeur de l'appareil, Hermann Siedfön). Son corps semblable à un pudding de reconstitution se retourna en un mouvement de vague, et il replaça, passif, le matériel de largage dans les compartiments prévus. Comme tous les êtres de son espèce, avoir huit tentacules préhensiles facilitait toutes les manœuvres de marins, ou d'éboueurs.

— Et alors, répliqua Gustave, l'univers me parait moins terrible de cette façon.

Lomelon fit éructer son attirail vocal.

— Ach, n'empêche, ça t'aite peut-être à te zentir moinz paumé, mais ça fé dé moi oun facteur non déderminant de ton équazion ariztotélizienne.

—...

La masse gélatineuse de Lomelon se contorsionna vers Gustave, et il reprit de sa voix de baryton bavarois tuberculeux :

— Ist wahr quoi, che ne bande pas et che ne zuis pas ein femme...

Un second ange glissa en transit dans l'air immobile du vaisseau, sans bruit... Gustave tiqua :

— Hé, Lome', qu'est ce que c'est que ce charabia, tu vas pas m'dire que toi, un Bralon, t'as voté pour cette pouffe quand même ?

— Und was, zelle-là ou une autre. Za fait à peine zinquante cycles qu'on a lé droit dé vote, nous. On a même troké notreux planète pour za. Verzeih mir. « Légalément acheté ». Et puis tu oublies que nos foix ne comptent que pour moitié au décompte final, zi z'est pas ein grande éfolution ! De toute fazon, le résultat est équivalent, z'est Jeanne qui est au poufoir, pas une autre. Et che trouve que la politique féminine est pluz... douce, pluz poétique. La surface de sa peau laiteuse fut parcourue d'un frisson.

Gustave se tourna vers le holohublot pour contempler les immondices qui s'étendaient à l'horizon, et crut y déceler le bucolisme hypnotique d'une peinture de Thomas Selli, l'artiste schizophrène. Il s'arrêta de charger les dernières boîtes tombées, légèrement abattu par le spectacle.

— Ah ouais, tu trouves ça plus poétique, toi, une planète poubelle qui confine toute la merde de la galaxie ?

— Nein, ze que che trouve prosaïque, z'est que zette merde ne se trouve nulle part ailleurs tans la galaxie.

— De quelle planète tu viens, Lomelon ? siffla Gustave, les yeux rivés vers les moiteurs méphitiques de la surface.

L'octopode s'arrêta de gesticuler, et tendit ses tentacules le long de son corps, signe d'affliction pour son espèce.

Gerros

— Comme zi tu ne le zavais pas, bafouilla nerveusement l'appareillage.

Gustave se mit à sourire. *Touché*. Il se retourna en bredouillant.

— C'est bon, j'arrête là, Lome', j'voulais être cynique, pas mauvais.

— Fouz avez un trôle d'humour, vouz lé humains. Jamais tirect, toujours tétourné. Pas étonnant que vouz soyez devenu l'espèce tominante de ze bras de la kalaxie. A forze de fouloir dévénir lez meilleurs, fouz avez fini par lé croire. L'appareil avait du mal à suivre...

Gustave s'esclaffa bruyamment :

— T'as raison, gros poulpe, globalisons tout, les mœurs, les gens, les races, les coutumes. C'est plus facile.

Lomelon fit cafouiller sa prothèse :

— Z'est toi qui dis za ? Che te ferais remarquer que z'est moi, un Bralon, qui parle le Humain, afec ein humiliante foie de stentor. Z'est moi qui me nourriz de fos zaloperies plasztocs rézycclés. Z'est moi qui fote pour ein kouvernement dé bipètes. Z'est moi qui m'hapille pour être dézent à vos yeux... und par tessous tout, FOUS nouz avé folé notreu... NOTREU...

Lomelon n'arriva plus à s'exprimer, une gerbe multicolore passa sur la membrane élastique de son corps. Il s'énervait.

Un froid plus mordant que le vide spatial se faufila dans la salle de largage du Manhir et Gustave souffla lourdement :

— T'as sûrement raison, mais c'est un Humain qu'est en train d'torcher l'cul d'la société galactique avec toi, le Bralon, et qui jette le PQ sur TA planète. La camaraderie tient à très peu d'choses. Une bonne dose de chierie commune, une odeur exécrationnelle, limite pourrie, et nous v'là tous les deux, dans le colon bruyant de c'vaisseau poubelle...

La ligne interne se mit à frétiler d'impatience, Pietr se mit à glousser.

— Bon les rigolos, quand vous aurez fini vos débats politiques, vous me tiendrez au courant de vos préparatifs, on arrive sur la zone de largage dans trente métrons.

Lomelon tendit un tentacule et pressa sur le communicateur.

— Ya boss, on vouz tient au chus, crépita nerveusement la prothèse orale.

II

Le Manhir stationna ses quatorze kilomètres de long au-dessus de l'aire prévue en un rugissement qui déchirait chaque plaque comme des milliards de scies couinant à l'unisson, s'amplifiait dans les couloirs sans issue du vaisseau, se répercutait dans toutes les cloisons corrodées par les vents solaires, et s'oubliait dans le silence muet du noir sidéral. A plusieurs centaines de mètres du sol glabre et terne de Gerros, ce monstre hurlant son futur méfait venait d'arriver. Dans quelques broquilles, des milliards de mètres cubes d'ordures compactées chuteraient sur la planète, selon un principe gravitationnel bien connu des scientifiques. Cette pluie de détritrus sifflerait sa haine de choir et tomberait jusqu'à atteindre une vitesse limite, plus ou moins 88,7 mètres par seconde, mugissant alors comme des milliers de sirènes funèbres. Quelques broquilles plus tard, elle irait s'écrabouiller sur la terre ferme en un fatras que l'on entendrait jusqu'aux confins de la planète poubelle.

Un voyage de 473 jours TAL, selon le calendrier du Temps Absolu de Lutèch, pour tirer la chasse.

Pietr dégringolait désormais le corridor vertical, le puits central du bulbe gigantesque du Manhir. Les kilomètres du navire galactique lui donnaient des allures d'énorme cuve de stockage métaphysique : si la base touchait presque le sol, son sommet restait toujours dans le noir orangé de la stratosphère. *Sur la terre comme au ciel.* Pietr ne put s'empêcher de rigoler à cette pensée. Puis il calcula. 473 jours TAL, quinze mois pour la planète Lutèch, capitale et référence galactique, mais en voyageant aussi rapidement que le permettait le Manhir, un peu moins de 9 mois et demi pour lui et son équipage. Cette différence temporelle commençait à peser sur lui et sa famille. Sa femme vieillissait plus vite, ses enfants poussaient trop vite, et les deuils s'enchaînaient si vite. Mais surtout, les salaires de la Corpo étaient basés sur le temps relatif de leur voyage, soit 284 jours. Ainsi, avant chaque largage, Pietr estimait sa perte de salaire en fonction de la loi de la Relativité Restreinte. A 80 % de la vitesse de la lumière, il en perdrait 1/3...

Le tube semi-rigide qui faisait office d'ascenseur descendait les différentes zones du vaisseau, et lorsque la machine atteignit sa vitesse de croisière elle émit un chuintement strident. Pietr régla nerveusement les oreilles synthétiques irritées par le son. On avait dû lui refourguer de mauvaises prothèses auditives, trop roses, trop fraîches. 217 secondes enfermé dans le côlon de ce monstre, les oreilles vrillées par les aigus, le cœur abruti par les relais homéostatiques qui scandaient la descente d'une basse pulsion entêtante.

Et puis, par-delà, quand le cerveau s'était habitué aux rythmes internes de la chute, Uomo pouvait entendre les tonnes de déchets geindre derrière les parois, toujours cette maudite audition... il devinait les amas de détritiques tassés au-delà de la tôle mangée par les éons. Les grincements presque familiers devinrent pourtant inquiétants, comme des plaintes lascives le jugeant, et Pietr crut même entendre, en glissant le long des secteurs finaux, des coups étouffés de millions de marteaux.

A la 212ème seconde, le capitaine du Manhir décrispa ses mâchoires et ouvrit les yeux. Il venait d'arriver à la salle de largage.

*

— ... et à partir de maintenant, vous n'aurez plus le droit de dire « mais que vais-je faire à manger à mon p'tit mari ». En effet, comme va nous l'expliquer la Docteure Myriam Otéri, CarnoPlastix contient tous les nutro-biofénides nécessaires au bon déroulement du développement de votre famille ! Et... le goût en plus ! Essayez de résister !

L'image légèrement floue se scinde alors, et le brumisateuse de l'holoTV fait apparaître deux petits nuages numériques. L'un se compose de boîtes adorablement orange de CarnoPlastix, faussement jetées avec négligence sur un lit de feuilles de vigne, et l'autre dessine petit à petit le visage fièrement travaillé du Docteur Otéri, les yeux rêches d'une scientifique, mais le sourire carnassier d'un vendeur d'air.

— Merci Maurice. Avant tout, chers consotoyens, chères consotoyennes, je tiens à vous prévenir de suite, CarnoPlastix n'est pas seulement une alimentation recyclée de dernière génération, c'est avant tout le résultat de cycles d'expériences humanitaires sur ce problème universel qu'est la faim dans la...

Lomelon plongea maladroitement un de ces tentacules dans une poche dégustation de petits en-cas CarnoPlastix, modèle « cœurs dodus ». Il en enfourna quelques-uns dans l'appendice qui lui servait de bouche, et grignota bruyamment, avachi devant l'holovision.

Au moment où l'ascenseur homéostatique s'amarrait au palier de largage, Gustave se tourna vers Lomelon, toujours lobotomisé par les images de Myriam Otéri s'égosillant devant sa « matière enrichie ». Il siffla entre ses dents.

— V'là le boss, ferme ça de suite !

L'octopode ferma le poste rapidement, et prit une pose de convenance. Pietr sortit du tube, légèrement titubant, légèrement cabotant, et avança dans le minuscule réduit de commande. Les trois hommes d'équipage se sentirent, comme d'habitude, très à l'étroit tout d'un coup, entourés des milliards d'immondices qui s'agglutinaient tout autour d'eux, invisibles derrière le plastacier.

Gustave parla comme s'il reprenait une vieille conversation :

— C'est dingue ça, la Corpo construit des vaisseaux aux dimensions cyclopéennes, et ils sont pas fichus de faire des habitacles vivables et spacieux.

— Arrête de râler un peu, dévia Pietr, et un peu lâchement : la Corpo gratte sur nos salaires, mais elle paye bien. Tu pourras en acheter, de l'espace par la suite.

— Zurtout que che préfère dézormais être izi à l'étroite, que dehors à l'air lipre, renchérit servilement Lomelon.

Pietr se retourna et pointa du doigt à l'attention de Lomelon un panneau incrusté dans la cabine de largage, rivé avec soin à ses angles. Il y était inscrit, comme un verset sacré :

POUR VOTRE SECURITE

UNICORPO SNGG / BRANCHE TRANSPORT

N'ADMET AUCUNE DISCUSSION POLITIQUE DE LA PART DE SES EMPLOYES.

— Ça suffit pour te faire réfléchir, mon gros ?

Etrangement, Gustave prit d'instinct la défense de Lomelon :

— Et alors, vous allez le jeter par-dessus bord ?

Pietr rigola :

— Arrêtes tes conneries, tu sais très bien que je suis responsable de tout ce qui se passe dans ce vaisseau. Si la Corpo arrive à capter une de vos discussions, c'est moi qui vais trinquer.

— Pas de souci de ce côté-là, Boss, sourit Gustave, ça fait des semaines qu'on a grillé leur mouchard dans cette salle, depuis notre passage dans le système de Roncevaux.

Pietr se mit à trembler.

— Que vous avez quoi ?

— Bein quoi, on va tout remettre nickel avant l'retour sur Lutèch, bien avant l'arrivée d'inspection de Didier, il remarquera rien du tout ce couillon, l'est là pour confirmer la bonne marche du largage, pas pour nous faire la morale, et d'toute...

— mais ce n'est pas possible, qui m'a foutu de tels minables sur mon vaisseau !!! Mais ce n'est pas possible !!!

— Und was, argumenta l'accent bavarois de Lomelon, Gus a raizon, il ne pourra pas dédecter la tranzformazion des dédecteurs, z'est ein artizte, notre Gus.

— Un artiste ? UN ARTISTE ? Mais bande de nuls, vous croyez que ça ne va pas l'étonner d'avoir plusieurs semaines d'enregistrement sous forme de friture ?

—...

— J’crois qu’on a fait une belle bourde là, mon vieux Lome’, s’esclaffa Gustave.

— Ach, che penze auzi, scintilla Lomelon.

— Une bourde ? Une bourde, vous appelez ça une bourde ? Mais vous croyez quoi, bande de débiles, que Didier va passer sur ça sans aucun problème ? Il va activer un sous-programme ComPol, et c’en est fini de nous ! Si on lui a greffé un disque dur à la place du cerveau, c’est pour le doter de ce que vous n’avez pas : une logique !!!!

— Et un manque d’compassion accessoirement, ainsi...

— Ta gueule Gus, tu m’as (tu NOUS as) foutu dans une merde noire, je ne te le pardonnerai pas cette fois, tu m’entends. Si le sous-programme Commissaire Politique intervient, même notre patron ne pourra rien faire...

— Hé capitaine, c’est bon, dans le pire des cas, on fait passer ça pour une avarie interne, on peut bousiller quelques circuits par-ci par-là, et l’tavail ne s’verra pas.

— Und pourquoi on ne l’aurait pas signalé pluz tôt, s’étonna Lomelon, qui commençait à comprendre le raisonnement de son ami.

— Tout simplement parce qu’on ne peut vérifier quelque chose qu’on ne peut légalement toucher. Gustave hacha tous les mots comme s’il récitait une phrase apprise par cœur...

Pietr relâcha l’étau des mains sur sa tête, presque à bout. Il eut l’impression d’entendre un vague bruit de succion, comme si ses idées étaient engluées dans ses cheveux.

— Vous faites de moi un complice de terrorisme.

— Comme vous y allez un peu fort, là, Boss. On a simplement protégé nos vies privées.

— Vos quoi ? Mais, pauvres vieux, la vie privée c’est un mythe faisandé pour les gamins végétaroïdes en manque de ReV, ou les seniors traads qui s’accrochent aux vieux archaïsmes comme, comme s’ils les avaient vécus ! L’intimité, c’est le danger de la société !!!

Gustave applaudit chaudement le discours.

— Bien joué patron, s'il reste quelques onces d'enregistrements, vous v'nez d'sauver vot » place.

— Z'est pon Gus, temporisa Lomelon, tu ferais mieux de mettre en pranle ton plan ploutôt que de te vencher sur le Boss. Il a rien à voir afec tout za.

Puis la boule de saindoux se retourna vers le capitaine qui faisait choir ses bras jusqu'à la surface de Gerros.

— Z'est pon Capitaine, on z'occupe d'arrancher noz gonneries, on fa niquer lé zyztème de zurveillance. Un peu, pas trope, chuste pour faire de zemblant.

Mais le capitaine du Manhir semblait apathique. Il ne restait que quelques broquilles avant le début du largage prévu depuis des mois. Gustave n'aurait jamais assez de temps pour tout faire.

III

— Rapproche-moi un peu d'lumière dans ce conduit, Lome', s'il te plaît.

— Foila, za arrive.

Le bras cytoplasmique de Lomelon s'étendit pour venir effleurer le commutateur de la lampe à gluon, un sifflement vint exciter les molécules et une lumière bleutée épousa les ombres des tuyaux. Les humains leur avaient donné le surnom méprisant de « bras-long », mais tout de même, c'était pratique un bras extensible.

— Putain, pas possible c'que ça pue, par ici, continua Gustave, et sa voix raisonna dans le conduit d'aération qui s'emplit de P se charcutant.

— T'as raizon mon kars, z'est tout de même la première fois que l'oteur se répercute autant tans le vaisseau, che sais pas ze qui pourri depuis dez zemaines dédans, et che ne feux pas le safoir de toute fazon.

— Hé capitaine, venez, je crois qu'il y a un problème ici.

Dans la soute arrière, Pietr Uomo était déjà aux aguets depuis plusieurs secondes, pourchassé par des bruits haletants, traqué par des fréquences perdues, il triturait anxieusement les boutons cachés de ses oreilles de cochon, mais rien n'arrangeait la plainte du vaisseau pleurant. Il tenta de se ressaisir rapidement, conscient qu'il en était incapable. Il aurait voulu être loin de ce vaisseau, de cette planète. De cette vie.

— Je... Il... On n'a pas le temps pour vos conneries, il reste 35 secondes avant le largage, et je ne vais pas quitter la soute pendant le compte à rebours.

La voix grave de Lomelon bourdonna dans les haut-parleurs du réduit.

— Che vouz dis qu'on a ein afarie plus groze que nos trifouillages izi, rappliquez de zuite !

Peut-être le ton de Lomelon était-il plus vindicatif que d'habitude, son allemand plus érodé, quoi qu'il en soit Pietr se dirigea alors vers le conduit de travail de son équipe. Il y découvrit un Lomelon anxieux, une myriade de couleurs violacées ceinturait son corps lisse.

— Ecoutez ça.

Gustave amplifia le son venant de l'intérieur du vaisseau.

— Je sais, j'ai entendu...

A la plainte lugubre se mêlant au fond sonore de cette symphonie naissante, venait se joindre des piailllements macabres, des cris et des colères qui ne pouvaient provenir que d'animaux.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel, grommela Pietr, c'est vous qui me faites ce truc ?

Déculpabilisation.

— Nein, che fous chure Capitaine, on n'y est pour rien zette fois ! Z'est pas nous !

Victimisation.

— Dis-moi un peu Pietr, il reste 12 secondes avant le largage, qu'est-ce qu'on fait, ça m'plait pas c'qu'on entend là d'dans. On arrête tout ?

Déresponsabilisation.

Il suffit de quelques secondes de réflexion au Capitaine du Manhir pour prendre sa décision.

— On continue, de toute façon, ces bruits n'auraient jamais dû atterrir dans nos oreilles.

— Mais capitaine, on n'peut pas larguer des trucs qui... qui font du bruit, on sait pas c'que c'est !!!

— Et alors, on n'est pas payé pour ça de toute manière.

— Scheiße, Boss ! Mais ze zont dez cris là tetans !!! s'exclama Lomelon.

Pietr Uomo se boucha les oreilles, si roses, si fraîches, s'avança vers les moniteurs de contrôle de largage du vaisseau, et attendit.

Et attendit.

Soudain, une énorme secousse bondit des tréfonds du Manhir, ébranlant les kilomètres de tôles. Les cris s'amplifièrent sans que Gustave augmente le volume. Le largage avait commencé et chaque plaque du Manhir semblait prendre une autonomie propre, tremblant en une vibration qui écrasait les poumons et étouffait le son. A chaque fois, le même rituel. C'était éprouvant de torcher la galaxie.

Les trois individus se jetèrent alors sur les blocs vidéos, positionnés sous le vaisseau, et contemplèrent, horrifiés, à la chute de millions de mètres cubes de détritrus galactiques, sous le tremblement maladif du Manhir qui vomissait sa pitance.

A travers les plaques rouillées, les sacs gigantesques d'ordures organiques, les carcasses d'inutilités faisant foi dans l'univers, les gadgets consommateurs d'individus, les

raclures puantes du fond du monde, ils observèrent des centaines de corps gesticulants, certains nus, le corps mutilé, d'autres à moitié vêtus de pantalons déchirés ou de trench-coats flétris, s'ébrouant en une danse ridicule afin de ralentir la chute vers l'inévitable planète qui engloutissait tout.

Chapitre II — Le toucher du vent

Par Isore Varech

« Que les choses soient dites : nous avons abandonné l'idée de facto d'une société pan-galactique non-violente. La non-violence, comme la diplomatie, sont des modus operandi qui n'ont aucune efficience sur le réel. Au mieux sur le pathos. Il suffit de voir les traces indélébiles du passé humain pour convaincre les plus réticents : guerres régionales, guerres mondiales, guerres planétaires... La guerre est l'essence même de notre nature toujours en ordre de bataille. De notre naissance à nos morts.

Et il faut que les choses soient redites : n'en déplaise à nos détracteurs pacifistes, la guerre est aussi l'outil de nos avancées les plus brillantes, de nos exploits les plus valeureux, de nos découvertes les plus magnifiques. Là encore, l'Histoire humaine essaime de miracles sortant des champs de bataille : médicaments, technologies, avancées sociales.

Alors, comment concilier cette nature violente, irrépressible, et ce désir lumineux d'en terminer avec les guerres, objectivement meurtrières ?

Je vous le dis : Seul le Modèle Proligieux offert par Kapital peut combler ce fossé et nourrir la nature sauvage de l'humain en le remplissant des défis de la guerre économique et des bienfaits de la société de consommation. »

Planeta & Orbi, bénédiction du 264g, Archiprêtre Antoine Ronceval

Scène 1

C'est au moment où la bouche de Rodka titilla son sein gauche que la jeune femme commença vraiment à frémir : une respiration chaloupée, hoquetante, entremêlée de ronrons nerveux lorsque Rodka faisait jouer sa langue sur la chair rose, tendre et tendue du téton. Elle balança la tête en arrière et ses longs cheveux qui, pour ce soir, étaient d'un noir d'ébène caressèrent sa nuque, son épaule nue, son dos qui attendait de l'être... Il l'a sentait se détendre.

Ils étaient tous deux debout, n'ayant pris aucun préliminaire absurde à leurs ébats et la pièce cubique qui les accueillait, meublée avec une simplicité excessive, plongeait leurs ombres dans un velours sans lendemain. Ils s'étaient empoignés dès leur arrivée dans le cube, excités par leur temps limité, grisés par leurs rapports factices, affamés de chair et de peau, de sueur et de jouissance comme seul le célibat, ou l'argent, peut provoquer. Les mains de Rodka serrèrent plus fermement l'étreinte qu'elles portaient au corps de leur maîtresse, et il sentit l'épiderme de la jeune femme fleurir de frissons sous ses baisers. Encouragé, il colla un peu plus ses lèvres sur le sein, et dans la tiédeur de sa bouche, ses dents pincèrent l'aréole veloutée, sa langue lapa le téton qui gonflait. Alors ses mains bifurquèrent sur les hanches de la jeune femme, détachant d'un souffle la robe Noche qu'elle portait. Rodka fit jouer sa main droite vers les fesses douces et élastiques, sa main gauche se frayant un chemin vers le deuxième sein, petit mais tendu, jaloux. Il pouvait sentir contre son buste glabre le ventre de son amante rouler en cadence comme des vagues psychorigides. Chaque respiration allait crescendo, et Rodka entendit d'impatients gémissements sourdre dans le cube feutré. Ses baisers remontèrent doucement vers les lèvres nerveuses de la femme, épousant le haut de sa poitrine blanche, caressant la peau fragile de son cou, s'éprenant de la fraîcheur de son menton. Les doigts experts de Rodka glissèrent dans l'atmosphère moite et excitante de la soie contre la peau, et cherchèrent plus profond dans le string diaphane. Il y découvrit la douceur d'un duvet et l'ardeur humide du clitoris, presque coléreux. Tout cela lui fit tourner les fluides, et il glissa généreusement son autre main dans la chevelure veloutée, lisse, empoignant de ses lèvres

insistantes les oreilles à vif de son amante. Rodka fit jouer sa main sur la vulve qui gonflait, glissant ses doigts entre les jambes indociles de la jeune femme, elle gémissait en cadence, les yeux mi-clos, les fesses contractées. Posture parfaite. Prenant le poignet de Rodka elle força le rythme, puis légèrement agacée, se mit plus à l'aise sur l'unique canapé, lui intimant de continuer dans un « encore » autoritaire.

Le corps de Rodka commença à perler, il roula ses muscles et suivit de la main les va-et-vient du bassin qui se cambrait, qui se cambrait. Elle libéra sa poitrine, défit la fermeture magnétique du pantalon de Rodka, et plongea rapidement la main dans son entrejambe chaud. Elle en extirpa un membre gonflé d'envie, énorme entre ses doigts fins, qu'elle happa avidement dans sa bouche : lèvres rouge écarlate, molletonnées, mâchouillant la chair parfaite, asticotant les veines parfaitement bleutées, sa langue un peu râpeuse trottant autour du gland.

Rodka prit tout le temps autorisé à savourer les sensations de son organe aspiré, puis il la poussa entièrement sur le canapé. Maîtrisant ses mouvements, il passa par-dessus elle et se retrouva, enfin, face aux immenses jambes et au terrible cul envoutant. Il plongea sa bouche entre les cuisses lisses de la jeune femme, baisant l'épiderme velouté, sa langue s'attardant sur l'abducteur, puis vint se ficher dans les profondeurs appétissantes du sexe trempé, léchant, fouillant, sondant comme il savait si bien le faire...

La bouche presque tiède de la jeune femme enferma tout entière la verge enflée de Rodka, aspirant à chaque passage un peu plus d'énergie sexuelle, et il ne sut plus où se promenait la langue, spongieuse, les dents, rugueuses, le palais, lisse, ou la luette, gluante. Les peaux collèrent de plus en plus entre elles, fraîcheur, chaleur, fraîcheur, chaleur, voilà le rythme qui le faisait danser, voilà le rythme qui la faisait suffoquer.

Reconnaissant et analysant le moment, il fut pris dans une frénésie de jouissance. Il se retira promptement de l'étau qui allait le faire défaillir, bascula la jeune femme à quatre pattes, et dans un éclair d'illumination binaire, la pénétra d'un seul coup, cherchant à peine l'entrée de la vulve. Elle ploya sous lui dans un cri rauque, arc-boutant son dos vers Rodka, cherchant de sa bouche les lèvres désireuses de son amant postiche. Il la goba et prenant

énergiquement les fesses saillantes, imprima le rythme qui la fit enfin monter, monter, monter... La jeune femme sentit l'évanouissement poindre.

Je n'en peux plus je n'en peux plus. Depuis que le premier homme a sucé mon regard comme des fluides lugubres, depuis que le premier homme a léché ma peau de sa langue rapeuse et puante, depuis que le premier homme a mangé mon con avec délectation et rudesse, je n'en peux plus je n'en peux plus. C'est elle, bien évidemment, qui dit cela mais je dis « je » parce que c'est moi qui ai écrit cette navrante histoire en elle. Ainsi, et malgré tout, depuis le premier homme j'ai toujours dit Oui car Oui est l'ouverture. La porte d'entrée. Oui et nous sommes chez nous. Tout nous appartient. Depuis que le premier homme s'est cru comblé par mon con ma chatte mon propre trou alors le Oui est devenu le saugrenu mécanisme de réussite le plus haïssable et délectable que je connaisse.

Une petite lumière rouge se mit à clignoter en silence dans le noir sulfureux de la pièce. A chaque apparition elle laissait l'empreinte lumineuse d'une scène grenadine où deux corps se chevauchaient dans le plus grand émoi. Néanmoins, et comme toujours, il ne fallut que quelques secondes à la jeune femme pour appréhender la gravité de la situation : n'avait-elle pas ordonné « sous aucun prétexte ! » ?

Elle expulsa Rodka et se détacha de lui comme un bâtard s'écarte d'un os baveux trop rongé. Ses muscles faillirent tandis que le pornbot éjaculait en l'air : spolié de son orgasme, il couina plus qu'il ne jouit tandis que son sperme se répandait sur sa verge devenue inutile. C'est alors qu'elle se retourna vers lui, ses cheveux nuits dansant fébrilement dans l'air organique de la pièce, et son regard oppressif disloqua les regrets de Rodka comme meurt le ressac des révoltes sur la grève.

Revenant à ses affaires, elle effleura un panneau miroir, le crédita de quelques écus, et la lumière laiteuse et agressive d'une image apparut devant son visage redevenu inexpressif.

Une tête racornie, crayeuse, et parfaitement antipathique s'afficha en une morgue soumise que l'on ne rencontre qu'à l'armée. Coiffé d'un ridicule képi vert triste, calfeutré dans une moustache rigide, il ne fut pas surpris de trouver la jeune femme nue. Il l'avait connue lui aussi.

Ses lèvres bougèrent en cadence : « Madame la Présidente, il s'est passé quelque chose il y a 2 heures... »

Jeanne Yevgenec'h ne put réprimer un frisson qui prit naissance dans son sexe, glissa sur ses fesses timidement excitées, se dispersa dans son dos et ses omoplates, se propageant mollement dans ses bras et ses jambes, criblant sa peau de petites piqûres froides et agréables à la fois, épiderme grumeleux et poils épineux.

Huum, du fond de son ventre d'habitude indolent, elle surprit un semblant de plaisir, mais elle devait...

Scène 2

« Lysá, reste près de moi »

Sa voix m'accoste violemment, comme un navire trop longtemps resté dans l'espace. Elle tangué, chahute, roule sur une houle d'appréhension. Au vu des événements qui s'étaient déroulés depuis six jours, n'importe qui en serait là. Sa voix, disais-je ? Plutôt son souffle. Une légère brise annonçant la tempête.

Je resserre plus près de moi le vieux pardessus qui m'a fait tant de cycles, son contact tiède de peau morte, ses nombreuses traces d'usure s'apercevant autant sur les vieilles plaques de cuir brossé que sur les doublures s'ouvrant comme des sourires d'édentés. Il fait froid, ce beau matin-ci. Un genre de temps qui annonce la neige mais qui refuse de la dévoiler.

Beau matin car j'ai toujours apprécié cette lumière gris-blanc qui envahit la campagne à l'aube, donnant au paysage ce caractère sacré et monotone que l'on peut voir aux actualités de l'Ansible en ce moment.

Beau matin car le froid n'est jamais glacial. Il est rude et tranchant, mais ne possède pas cette humidité désagréable que l'on peut rencontrer sur Rhedae. Par exemple. C'est un

froid propre qui ne demande qu'à vous faire rentrer chez vous, au coin d'un feu, pour sentir le mordant des flammes.

Il est 1114q, me dit mon Pad à gousset. Celui que j'ai réussi à garder en le dissimulant dans mon bonnet rôti. Une bosse chronologique, pourrais-je dire, qui pointe carrément à gauche. Le Pad est un peu glissant, car mes cheveux sont un peu gras. Cela fait six jours que je ne me suis pas lavé, et ma peau colle à mon pardessus par toute cette crasse. Mon épiderme un peu gluant s'assemble parfaitement au cuir tanné de mon trench... Peau morte sur peau morte.

Je me demande si le contrat sera achevé en définitive. Si l'argent que le Comité a difficilement rassemblé servira bien, si la personne que nous avons engagée suivra les directives à la lettre... si notre vie changera un peu. Beaucoup. S'approcher d'aussi près du pouvoir est un tel parcours du combattant...

Je ne sais plus vraiment si cela à de l'importance, dans le gras de la foule. C'est effrayant comme tous les évènements qui ont précipité mon arrestation, mon éloignement de Lutèch, puis mon arrivée ici prennent spontanément moins de poids. La parodie de justice numérique disloque toute velléité : Tribunal par Ansible, avocat biotique — les plus anciens modèles — jugement commis d'office... Tout cela est su. Pourtant, une fois dans la presse judiciaire, on en ressort broyé en petits morceaux manipulables. Six jours suffisent.

Une file de gens se presse devant moi, une file de gens se presse derrière moi. Je ne suis pas Gabor, je ne suis qu'une vulgaire maille d'un filet. Cette promiscuité impérieuse me gêne quelque peu, la tiédeur de tous ces corps agglomérés en une chaîne compacte ne me réchauffe guère. Bien au contraire. Il n'y a rien que je puisse faire d'autre que d'être le suivant d'un suivi. Bon gré mal gré, on s'habitue à tout, y compris au mutisme général d'une foule qui ne s'est jamais autant touchée, aussi sentie proche, un beau matin de printemps, sous un ciel de plomb.

La jeune femme devant moi ne sait pas trop où donner de la tête. Elle serre de plus près son enfant, une petite puce obligée de tordre le cou pour pouvoir respirer, pointant

son nez vers le ciel grisé. Tout autour, les adultes muraillent son horizon comme autant de buildings dingues.

« — Ne gêne personne, petite Lysá. — Oui, maman. — Reste près de moi, et tout se passera bien. — Oui maman ». Divine prédiction.

Scène 3

... s'occuper, hélas, de cette affaire bien urgente. Elle avait écouté sans dire un mot le rapport succinct de l'évènement, réarrangé en phrases simples et percutantes par son interlocuteur, le Président Directeur Maréchal de la DGSE. Le département le plus tentaculaire au sein de l'administration de la PAL-République : Sécurité & Economie.

Pavlov Tremblain avait fini son laïus par un « ce n'est pas la Boîte qui a organisé cet accident, mon département n'aurait jamais eu les crédits votés par le Conseil d'Administration du gouvernement ».

— Bien évidemment, cher Pavlov, sinon j'en aurais été l'instigatrice.

— Bien évidemment, ma Présidente.

— D'Hupont est-il au courant ?

— Pas que je sache, mais il doit l'être, ma Présidente. C'est son vaisseau, sa transpatiale qui était visée. Et c'est son réseau que nous avons piraté. Pour l'instant, il ne nous a pas joints.

— Essayez de l'avoir.

Elle cligna imperceptiblement des yeux, et à travers l'image véhiculée par l'Ansible sur des distances faramineuses, Tremblain ne put s'empêcher de décortiquer ce regard fantasmant : des iris immenses comme les Lunes Rousses, sourcils en soupir, paupières longues et acérées, s'étirant comme deux ravins d'où l'on s'accroche pour ne pas tomber.

Il inspira longuement, la peur du vide reflua.

— Bien ma Présidente.

Yevgenec’h plissa le front, imperceptiblement, et prit cet air désemparé qui enduisait le mieux cette situation rêche :

— Nous nous retrouvons dans vingt-cinq broquilles, attendez-moi dans le Salon U. Décortiquez les images. Je clos la discussion.

— Bien ma Présidente.

Elle effleura le panneau qui s’éteint doucement, celui-ci renvoyant peu à peu son reflet, et elle trouva que son visage invitait bien au désir et au regret du moment. Elle aurait pu se laisser avoir par cette expression soudaine. Parfaite.

Rodka s’était rhabillé à moitié, frustré, affamé et suppliant, le pantalon avachi sur la taille et prêt à revenir à la charge, mais elle lui jappa quelque chose de terrible sous son minois attendrissant. La dose médicale. Le pornbot se rembrunit, idéalement accroché comme un asticot au bout d’une ligne. L’émoi n’était pourtant pas la caractéristique principale de ces robots biologiques conçus pour le sexe, mais ce modèle avait été spécialement créé et assemblé il y a des cycles, pour elle, et dans les meilleures cuves génétiques, afin de répondre à ses humeurs qui dansaient crûment dans le cœur des hommes. En effet, Jeanne considérait que rendre les hommes jaloux était un sport de combat qui méritait un entraînement rigoureux. Et elle pratiquait Rodka dès que l’occasion se présentait.

Désabusé par le rôle qu’il devait tenir, le pornbot s’éclipsa dans les ombres de la pièce. Forme solitaire. Une fois Rodka disparut, et bien que cela l’agace à chaque fois, Jeanne ressentit un léger malaise à son départ. « Allons sombre idiot, se dit Madame la Présidente, il n’y a aucun malaise, rien que de la pitié pour ce robot qui ne ressent rien qui n’ait été programmé ». Mais c’est nerveuse que Jeanne se glissât dans la salle de corps, qui la lava, l’aseptisa, la sécha puis la créma.

Elle s’emmitoufla alors dans les vêtements prévus pour les Incidents et coupés avec soin par Jean-Paul Pothier, irrésistible et dispendieux créateur de Lutèch : Une coupe droite

de rigueur, bleue et rouge et blanc, jupe échancrée, buste ouvert, chignon sur le côté. Un exquis compromis.

Elle diminua la polarité de la pièce en plastoverre, la densité des murs s'atténua, et elle se retrouva au milieu d'un océan de nuages laiteux. Pavoisant sous la voûte stellaire la plus noire percée de millions de trous, des vagues opalines de cumulus mauves bercés par les vents réfléchissaient crûment la lueur des Deux Sœurs. Les lunes rousses jumelles, qui servaient de logo marketing à toute bonne campagne de communication politique, étaient cette nuit aussi pleines qu'une planète sur le point d'accoucher.

Une tempête se levait au-dessus du Continent Est-3, proche, et des tissus de nimbes commençaient à lécher plus durement les arêtes acerbées de la chambre cube dans le ciel, flottant impassiblement dans la fausse quiétude de l'anti-gravité à 1500 m au-dessus de la chienlit de Lutèch. Sous le Cube, le gigantesque quartier de la Ville Lumière faisait baver sa lueur étincelante très haut dans la nuit, Jeanne pouvait voir ses ridicules monuments de pacotille et ruelles de cinéma se tordre et se contorsionner pour mieux ressembler à l'Ancien Temps, sa pierre luminescente qui faisait comme une poudre blanche en suspension dans l'air et qui donnait son nom au plus bourgeois des quartiers de Lutèch, et toutes ces navettes remplies de touristes qui désiraient plus que tout goûté au vrai « bouillonnement culturo-commercial Lutèchien ». Au moins une fois dans leur misérable petite vie.

Pourtant, rien de tout cela ne pouvait émouvoir Jeanne. Elle se détourna, factice, de ce paysage infini et mouvementé, et se dirigea prestement vers la portubic qui l'attendait dans un recoin comme une bouche ouverte vers le néant. Elle la traversa et d'un battement de cil, toutes ses molécules furent téléchargées, dans un soupir, elle s'acquitta de l'énorme droit de passage, en un pas, elle franchit les distances.

Vingt-six broquilles plus tard, la Présidente Jeanne Yevgenec'h se dressait par-dessus un cadran lumineux en forme d'hémisphère qui jouait et rejouait la scène finale du désastre. Une grande partie de l'enregistrement avait été introuvable, étrangement effacée, mais les boîtes noires avaient automatiquement envoyé les fichiers vidéo via les relais spatiaux

Ansible au moment du « dysfonctionnement ». Les équipes de Pavlov avaient piraté tous les fichiers possibles et gloutonné dedans comme des archéo-renards dans un poulailler.

Le salon U accueillait Jeanne et une petite délégation représentative des plus récents sondages : Commissaires politiques à disque dur, actionnaires majoritaires du gouvernement, et quelques Conciliateurs de la République qui essayaient, comme Madame la Présidente, de suivre une quelconque piste logique à travers le dédale de pixels un peu baveux qui fluctuaient sous leurs regards. Jeanne hésita un peu, puis commença :

— Pavlov, avez-vous réussi à joindre D’Hupont ?

— Non, ma Présidente. Son Pad personnel ne répond pas, j’ai déjà envoyé une délégation vérifier dans sa Tour.

La face dépitée, mais le cœur hargneux, Jeanne tentait de décortiquer les fils de cette pelote de supercordes pour en extraire des sons qui lui parlent.

Que s’était-il passé vraiment ? Elle le saurait bientôt. Mais au final, une question demeurait plus pressante : que s’était-il bien passé pour le reste de la PAL-République ?

Voilà ce qu’elle devait choisir maintenant. Voilà quel était son rôle du moment. Elle avait été élue pour ça. Jeanne n’avait que l’embarras du choix, fort heureusement : dissidentistes planétaires, terroristes sectaires, idéoloïdes de l’Extrême Centre, voire même les Archéo-Humanistes... Tout un tas de factions fantômes actionnables à loisir dans ces moments « inhabituels ».

— Ce sont les Stasiens, jubila un homme joufflu aux favoris cuivrés, ils n’ont jamais digéré l’OPA de notre gouvernement sur leur Démocratie Locale... Mais personne ne l’écoutait vraiment.

— Je pense bien au contraire qu’ils avaient beaucoup à y gagner dans ce rachat, Député Lesieur, culpa Pavlov. Demandez-leur donc ? D’ailleurs, vos huiles ne sont-elles pas fabriquées sur leurs satellites de silice ? Il se désintéressa rapidement de l’homme suintant dans son coin, et continua :

— Le plus étrange est que cela se soit passé sur Gerros, et non ailleurs. L'incident a été localisé, dégâts collatéraux dérisoires. Il y a bien une Usine qui s'est rebellée voilà deux semaines, mais nous ne savons pas s'ils pourraient être impliqués, les patrons locaux ne disent pas tout...

Jeanne Yevgenec'h ne releva pas vraiment la phrase. Pas tout de suite.

— Continuez, Pavlov.

— Aucune variation de niveau, répercussions négligeables chez les Heureux Travailleurs des différentes strates de Gerros. Mis à part cette révolte, la perte d'un fœtus navigateur et du vaisseau, les déficits sont imperceptibles.

Il se permit un rire un peu rocailleux.

— Le Manhir était arrivé à destination de toute façon, il s'est lui-même largué dans ce cimetière.

— Et la cargaison ? toussota le député Nestlé.

— Comme d'habitude, articula Jeanne, et la conversation était close. Elle reprit :

— Nous allons dire que ce sont les Lutéchinoïses et leur matériel de piètre qualité. Parlons de sabotage commercial, de suicide industriel, de mauvaise volonté, mais ne nommons personne, surtout. Le fautif doit être indéfini. « Ils », « on », « l'un des ». Pour l'instant.

Tout le monde se mit d'accord en quelques broquilles sur la reconstitution des faits, et la vérité qui se jouait dans le cadran holographique sous leurs yeux n'avait plus grande importance désormais.

Bien évidemment, les journaloïdes habituels avaient été appelés, et pourraient couvrir « à loisir » le flash spécial. Rien ne valait l'autocensure de ces enregistreurs humains qu'une privation directe des libertés. Néanmoins, ils se tenaient actuellement dans la salle aux Parloirs, derrière le Salon U, attendant sagement et dans une attitude placide le moment où leur égo brillerait devant la Présidente.

Jeanne Yevgenec'h se dirigea donc vers le rideau en grosse toile de velours mauve qui coupait l'immense salle en deux, les hanches au travail, cheveux stricts, et dans un geste théâtral qui sera relayé en un instant dans les VIII Systèmes, leva le voile sur la vérité aux médias. Jeanne adorait cela. Ce jeu. Et ils étaient tous présents, déjà...

Scène 4

Par Kapital, que sa voix est troublante ! Je ne vois pas cette femme, elle se trouve à quelques pas de moi, mais sa voix me ramène vers ce qu'il y a de bon en nous. Voilà quelque temps que je l'écoute, calfeutré dans mon anonymat comme dans une coquille vide, et je ne sais que penser. Ce doit être une chanteuse de cybercabaret, ou une lectrice publique. Elle possède ce langoureux lyrisme qui enserre le cœur. Cette voix vous berce d'une histoire, continuellement.

Je me rapproche courageusement de ce dos, bousculant, empiétant la place des personnes devant moi, comme si toute mon existence avait pointé vers ce but ridicule. Les corps se touchent, s'effleurent comme le varech dans la marée, mais personne ne grommèle, perdu dans des pensées sûrement pas aussi fraîches que les miennes en cet instant. Je me sens comme un gamin allant à la pêche promise pour la première fois.

« Mon vieux Gabor, tu dérailles complètement ». Cette pensée me fait sourire.

Elle se trouve à moins d'un bras de moi maintenant et l'odeur de sa peau et de sa chevelure m'embaume la carcasse. Moi, ma barbe roussie et drue, mon pardessus honteux et mes pieds flasques, nous sommes quelque peu embarrassés derrière cette dame. Pourtant, le flot d'inconnu qui flue et reflue en surface nous entraîne l'un vers l'autre comme ces lames de fond vous emportant vers les rochers.

Elle possède une chevelure... spectaculaire. A chaque tangage, c'est une masse de soie ondulée, un roux brun, profond, qui descend en cascade sur ses épaules, s'enchevêtrant en un maelstrom de couleur ondoyante. Cette teinte n'est pas tachée par la lumière ambiante, par ce climat qui me paraît tout d'un coup fade et sans consistance. Je ne vois plus que ces

cheveux, dansant et immobiles à la fois sur ses épaules, ses cheveux torrides et sensuels au milieu de ce froid terriblement incapacitant désormais. Je les sentirais presque frôler ma peau comme pour mieux la calmer, endormir ses blessures.

Assassinat, complot, révolution, vengeance, libération, ces mots s'éloignent de moi emportés par une marée au galop, toujours plus lointains, toujours plus sourds. Ces mots qui composent ma chute ici se taisent petit à petit comme une fin de symphonie qui vous a fait vibrer.

Alors, ce coucher de soleil mordoré devant moi emplit mon champ de vision et me donne le tournis. Là, seul au milieu d'une foule qui s'avance à petits pas bien rangés, se pressant de plus en plus, affolé de pire en pire, là où ma vie m'a accompagné comme une bête molle, je me sens faillir.

Scène 5

... acquis à un message qu'ils ne connaissaient pas encore, déjà imprégnés d'une solution à tous les problèmes. Le Syndicat des Journaloïdes le prévoyait dans ses statuts (Article 1, alinéa 3) : « notre profession a pour vocation la retranscription de la Vérité, aussi objective soit-elle ».

Jeanne Yevgenec'h, en accord avec cette ligne éditoriale, fut donc touchée, blessée, apeurée, offusquée, ferme puis enfin, radicale. Car seuls les puissants avaient la possibilité de l'être dans ce monde cruellement pondérant.

Les homéocaméras ronronnaient dans l'air anéanti du Salon U, les stagiaires symbiotes, greffés directement par les tempes aux tubes lentilles, avaient leurs pupilles obturateurs dilatées comme jamais. Les images/informations glissèrent à travers l'espace et le temps pour connecter des milliards de consotoyens aux lèvres charnues de Jeanne, aux épaules tristes de Jeanne, aux courbes dramatiques de Jeanne. Aux mots de la Présidente.

Après la mise en place du décor et des protagonistes par Yevgenec'h et son conseil « Sofrès 17 », les questions de quelques éditorialistes de TL1 et de Ansible3 s'occupèrent de tisser les coïncidences entre elles :

— Pensez-vous, Madame la présidente (il faut savoir mettre un petit « p » parfois pour sauver les apparences de la critique) que le Conseil d'Administration de la Société Nationale des Chemins Galactiques ait pu sciemment perpétrer ce sabotage ?

Un autre :

— D'après vos dires, Député Peugeot, l'accident s'est passé au moment du largage, la pollution va-t-elle être circonscrite sur ce havre écologique qu'est Gerros ? Va-t-il y avoir des incidences mineures dans cette réserve xénobiologique ?

Et un autre :

— Nous avons des preuves, Président Directeur Maréchal Tremblain, qu'une partie de l'opposition voudra rapidement intervenir sur cet épisode, que souhaitez-vous leur répondre en premier ?

Et encore un autre :

— Les produits d'exportation des corporations stellaires Lutéchinoises risquent-ils d'être nocifs pour nos bébés et nos clones, Messieurs et Madame les puissants ? Les consotoyens ont le droit de savoir ! Que comptez-vous répondre à cela ?

« Parfait, la contestation de rigueur » pensa Jeanne, et un quelconque garde du corps surgit d'un quelconque recoin pour vaporiser une quelconque fléchette neuronale dans le cortex du dissident certifié. L'épisode agrémenta un peu le morne pot au noir qui s'était emparé de la salle, il y aurait donc des remous ce soir à travers le réseau de l'Ansible.

Les acteurs et les spectateurs reprirent leurs places, et le petit théâtre put entamer son dernier acte. Les phrases de la Présidente suintaient la marée basse et Jeanne ressentait un vague plaisir à ce que tout s'aligne sur l'écume qu'elle laissait dans sa traine. Elle aurait voulu jouir de ces moments, sentir couler le triomphe dans ses veines, ses muscles, mais

rien n’y faisait, elle le savait. Tout au plus cela stimulait-il en elle un contentement hargneux, une frustration amoindrie par la saveur de la conformité ambiante. Elle se sentit aliénée par cette relation fade, blanche, elle repensa à Rodka très fugacement, et mit rapidement fin aux décors, discours, débats.

*

Jeanne Yevgenec’h s’élançait comme un météore dans le nœud gordien d’entraînement qui flottait à la limite de la stratosphère, ses enjambées à peine ralenties par la différence de gravité. La matière souple et élastique des parois faisait résonner sa course comme un cœur de fœtus navigateur, seul dans l’espace. Le rythme s’alanguissait entre les courbes souples et translucides du nœud, progressivement dissous par les amortisseurs phoniques invisibles, et revenait dans les oreilles de la Présidente comme une écume lointaine.

Du plus loin qu’elle se souvienne, Jeanne avait toujours couru. Cela faisait partie du contrat pseudo-moral qu’elle avait passé avec elle-même pour ne pas éclater au visage de tous. Le sexe lui convenait mieux, ce n’était un mystère pour personne, mais quand personne n’était dévorable – même Rodka faisait silence, comment osait-il ! – elle reprenait cette habitude d’adolescente qui l’avait soulagée la première fois.

Je me souviens très bien. C’est encore « je » pour ne pas dire « elle ». Je dévale à perdre haleine la pente gigantesque de la Montagne Arrachée, dans les Pyrènes. Mes pieds ne touchent presque plus le sol, mes jambes bondissent comme au-dessus d’un nuage de mousseline dense. Je descends à toute allure les trois mille six cent cinquante-deux mètres de cette montagne mortifiée, depuis la Station du Méjour, à son sommet, espérant qu’à un moment où un autre, mon pied va faillir. Ma peau va être arraché et mon visage défiguré dans la chute. Dans mon cœur et dans mon sexe, des millions d’insectes grignotent ma chair avide de succions, de pénétrations, de caresses. Le premier homme a pris ce qu’il voulait de moi et le deuxième, je suis en train de le fuir, une course effrénée pour calmer les insectes qui me

rongent presque. Je n'ai pas voulu du deuxième car c'était trop facile. Mais plus mes pas s'élancent dans cette ruée, plus la vermine se tait et voilà que je sens peu à peu qu'elle s'éteint. Enfin. Je suis enfin calmé et il n'y a plus que le toucher du vent qui m'effleure et m'émeut.

Le nœud gordien était suspendu dans le noir intersidéral, accroché par les fers de la gravité lutèchienne. A trente-six mille huit cent vingt-neuf mètres de n'importe quel humain et dans le vase clos de son univers, Jeanne savait pertinemment que l'explosion du Manhir n'était pas le fruit du hasard. Son propre Commissaire Politique s'occupait de l'affaire, et avait déjà collecté de nombreuses informations à partir des images et des procédures de largage. Plusieurs hypothèses avaient été écartées : une défaillance d'ordre technique (négatif), une mauvaise manœuvre de l'équipage (négatif), voire même une rébellion de la cargaison (négatif). Rien d'endogène.

Elle ralentit imperceptiblement son allure, et l'écume sonore, petit à petit, crépita dans ses oreilles. Sa transpiration était rapidement capturée par l'impesanteur conciliante de l'orbite, et les gouttelettes de sueur qui se formaient dans l'air se dirigeaient inexorablement dans le même sens. Dans la même direction. Comme ses pensées.

A chacun de ses tours dans l'anneau infini en suspens, Jeanne pouvait observer la masse de la planète Lutèch, l'origine, habillée de plastacier et de plastobéton où que porte le regard, ravinée comme une vieille folle, ses tours libidineuses et ses fentes lubriques évacuant leurs fluides à travers sa surface. A chacun de ses tours, elle voyait une nouvelle partie de SA planète comme on observe la marque d'un cachet de cire sur du vulgaire plastopapier. Elle pouvait voir au loin la tâche lumineuse et blafarde de la Ville Lumière qui polluait même le noir impénétrable de l'Espace. Là, les monumentales plateformes régions où s'entassait toute la bourgeoisie selon son gradient social, hautes de plusieurs centaines d'étages et qui couvrait tout le continent d'un miroir lisse comme la peau d'un bébé congelé. Ici la tache grumeleuse, sombre et verte des forêts de plastique de *Lagwiyan*, qui était comme un leurre de verdure sur une planète trompeuse. Au centre l'unique chaîne de montagnes qui boursoufflait l'équateur, Pyrènes, ses sommets bedonnants coffrés dans le plastacier comme des archéo-chevaliers obèses. Les continents taudis du sud qui s'enchevêtraient en un dessin hypnotique de petites choses bredouillantes. Ridicules.

L'immense océan Méditerranée qui désormais faisait comme une tache d'huile poisseuse à la surface de Lutèce. Les Tours Dortoires pour toute la masse de population moyenne qui subsistait de leur travail moyen dans leur vie moyenne.

Heureusement que Gerros existait.

Les grands politiciens de l'Histoire avaient toujours été assez visionnaires pour trouver une solution terminale à tous leurs maux. Une raideur sociale, intransigeante et raisonnée, basée sur les psaumes du Kapital : un maximum de rendement pour un minimum de perte. Tout le reste n'était que détail. Comme l'acceptation d'un tel univers par chaque consotoyen. Yevgenec'h l'avait accepté, assumé, et consommait cette réalité tous les jours, la faisant partager de gré ou de force aux VIII Systèmes de la PAL-République.

Au gré de son tempo dans le nœud, Jeanne dépassa la portubic qui l'avait téléchargée ici, obliqua légèrement sur la gauche, et Lutèce fit place au vide spatial lardé d'étoiles. Flaque d'encre envahissant tous les sens, gadoue imperméable où hurlent les planètes dans un silence de mort, ce noir, à la fois entropique et grisant, surgit sous ses pas et voulut la happer, elle le sentit, mais ces perceptions peu à peu redevinrent aussi froides que le méthane liquide, comme elle savait le faire, et Jeanne put aborder la dernière boucle aussi remontée qu'une centrale atomique en surchauffe.

Si aucune défaillance ne pouvait venir des protocoles et des structures pluriséculaires de Gestion de Conflit, alors la cause...

A travers le dédale paranoïaque de ses schémas de pensée, toutes les idées de Madame la Présidente convergèrent vers la seule chimère probable.

Alors la cause était exogène.

Scène 6

Je sens la pression globale des psychoses s'envoler autour de moi, planer comme un spectre sur la masse des petits chapeaux, des petites coiffures, des petits habits, des petites

gens drapés dans leur vie comme pour se protéger dignement d'une horreur imaginée, mais jamais vue. Ce mauvais fantasme devient palpable, il se mêle au froid moqueur, s'étale en couche sur ma peau, une crème vitriolée qui ruine mes espoirs. Ce cauchemar se roule en moi, une fois de plus m'opresse et...

La petite Lysá se retourne vers moi, lève la tête avec l'aspect un peu mécanique d'une enfant de cinq, six cycles, et me sourit d'une moue vierge, serrant plus fort de ses petits doigts la main blanche de sa mère. S'érigeant sur ses pieds pour gagner de précieux centimètres, elle glisse une parole à l'oreille de la femme qui se tient devant moi.

Je me sens pétrifié par ce sourire, comme pris en faute, et regarde, désorienté, la chevelure qui se tourne nonchalamment dans ma direction. Mon souffle ralentit jusqu'à se couper dans un spasme éternel, ces boucles rousses virevoltent comme en suspens et, prudemment, viennent caresser mes joues comme le toucher du vent.

Sa tête tout entière est tournée vers moi désormais, et mon âme pleure d'avoir perdu tout ce temps à l'attendre. Tout ce qui a existé avant n'a plus de consistance. Les cerisiers de mon parc ont disparu, les éclats de voix cristallins de ma mère sont étouffés, le bruit du bois travaillant sous la pluie s'est envolé. L'écho de mes révoltes, évanoui... Je ne puis qu'accepter ce regard comme un regret de la vie que je ne vivrai jamais.

Ses yeux bleu et vert me transpercent, ni heureux ni tristes, juste... Je me sens... happé par cette houle qui me tire, ce courant qui m'entraîne. Ces yeux, mille fois je les ai soupirés en rêve, et mille fois ils m'ont laissé la sensation d'un réveil fade.

J'ai la désagréable perception que tout l'univers s'est courbé en ce moment précis pour se délecter de ma souffrance présente, devant ce regard inatteignable, cette chevelure et ce souffle déjà lointains.

Je me trouve dans une petite gare astroport de la campagne québadienne, sur Sétile, il est 1814r, et des officiers de la Colonial entassent dans des carlingues à bestiaux des centaines de gens pour faire un grand nettoyage par le vide.

Jusque-là, j'allais bien.

Chapitre III — Les Couleurs de Gerros

Par Nazim Al-Kid

... Mais ce qui se passa durant les cycles suivants dans les grottes sombres et les caravanes vagabondes de Gerros n'est pas le sujet de ce récit, ni même l'aide que put apporter le peuple aux longs bras — les premiers habitants de la planète, ceux qui se nommaient alors Hagrw — dans ce dénouement. Néanmoins, pour la compréhension du lecteur, nous rajouterons que depuis tout temps, la Vraie Foi, et leurs porte-voix, les togras, enveloppait l'existence des Lambas dans le secret de la rédemption : Cachée aux yeux de l'univers, chacune de ces communautés gérait ses affaires propres dans la solitude de leur point de chute, ne se rencontrant que très rarement. Un peuple éparpillé sur une planète éparpillée.

Puis, de nouvelles façons de pensée firent leur apparition dans le corps social de certains abris Lambas. Leurs origines restent aussi nébuleuses que les Petites Fumées qui les ont dictées à travers leurs porteurs. Provenant pourtant d'un peuple introverti et pénitent, certains voulurent à tout prix tisser des liens qui dépassaient leurs horizons, sans jamais considérer ces horizons comme bouchés. D'autres voulurent même défier les Duj Grom, ces énormes tempêtes biquotidiennes qui abrasaient la surface, et allèrent à l'encontre des mythes qui les nourrissaient de silence depuis des vies.

Les Lambas, un vieux terme Bralon qui signifierait « réfugiés sans larmes », commencèrent de même à récupérer leur environnement et à créer, réparer, adapter des mécanismes. Ils s'instruisaient de la paperasse délavée et abandonnée, ils s'inspiraient des photos illusoires en maudissant parfois les images défraîchies. Dans de nombreuses bouches qui ne s'étaient pourtant jamais parlé, la Tajsja Drom était le mot le plus juste pour signifier ce mouvement lent, mais néanmoins irréversible.

Aussi est-il important de rappeler que c'est au fil de ces époques que Djilo se forgea une réputation à la fois terrifiante et pacifiste, lugubre et idyllique, comme s'il eût cent personnalités vivantes à travers son corps. Nombreux sont les récits contradictoires à son sujet, mais nous pouvons néanmoins nous attacher à son premier fait référencé, celui qui lança des cendres incandescentes sur la friche planétaire de Gerros.

L'important, c'est le lieu et le moment, aussi subjectif que cela soit...

Togra Imagoïde IX, dit « le flou », in de l'Ecologie au Despotisme.

L'attente

Djilo se laissait bercer dans la moiteur du ciel déchu de Gerros. Ses yeux à moitié clos scrutaient le plateau déchiqueté s'étalant devant lui. Il se protégea un peu plus à l'ombre de la khamthan qui le soustrayait aux rayons mortels du soleil. Voilà des semaines qu'ils attendaient, lui et ses compagnons, l'improbable rendez-vous qu'on leur avait promis. Ils se relayaient sans relâche depuis tellement longtemps que Djilo avait pris l'habitude, pour flatter son impatience, de sortir aux moments les plus dangereux du jour, mais aussi les plus beaux, une fois que les nuées d'insectes ont investi le miasme des cieus et scintillent dans leur mortelle et incandescente ascension, ou lorsque la lumière rubis de l'étoile géante projette son voile nacre sur les étendues corrodées du sol. Ou comme maintenant, quand aucun vent ne souffle entre les cañons pourrissant aux ultraviolets, que la chaleur envahit chaque trait de lumière pour figer le temps.

Chez lui, à l'abri Voïtinel, le togra prêcheur devait se préparer à chanter les louanges du soir à la face de Gerros. Sa communauté devait se rassembler petit à petit sur l'esplanade

de l'Ouest, là où le soleil tombe chaque jour. Il remua un peu sur son palanquin, rafistolé de tubes et de rouages, et enclencha un bouton qui aurait pu être n'importe quoi. Des mécanismes impossibles à comprendre firent grincer l'improbable chaise porteuse et la khamthan qui encerclait Djilo se tendit encore plus, sa toile gonflant aux vents solaires pour recouvrir une grande zone autour de lui. Une tache d'ombre marron se forma, et il put se lever pour étirer ses muscles endoloris par la position. La Petite Fumée qui vivait en lui depuis tellement longtemps se réveilla de même, et l'angoisse qui l'accompagnait en fit tout autant. Il respira plus lentement, comme il avait appris, se laissant bercer par le bruit de son cœur et de son souffle. Sa trachée s'ouvrit plus généreusement, laissant passer l'air vicié de la planète poubelle.

La nature de la Petite Fumée leur était, à tous, parfaitement inconnue, mais une chose était certaine, peu la portait en eux. Bénédiction ou malédiction, les togras enseignaient que l'explication des phénomènes ne renseignait nullement sur leur nature. Chez Djilo, la Petite Fumée lui donnait la sensation d'une sourde boule au fond de ses entrailles, un poids mort qui l'étouffait en sourdine, une anxiété qui glaçait son sang. Parfois, son cerveau rentrait en ébullition et les flux de pensées affluaient souvent sans son consentement, balayant alors sa conscience comme une Duj Grom, difficilement contrôlable sans sa Petite Fumée.

La falaise qui s'étendait devant lui n'offrait que peu d'aspérités où pouvaient s'accrocher ses yeux hypnotisés par la lumière. Il ajusta ses protecteurs oculaires, et pour balayer des idées sombres, tenta de percer le mystère de ces crevasses.

Silence

Personne ne savait vraiment quels étaient le lieu ni le moment du rendez-vous, aussi de nombreux volontaires de la voûte avaient-ils pris l'initiative d'organiser la Longue Veille. Djilo avait voulu participer à cette surveillance, malgré le désaccord de Salmän, sa presque-mère, et surtout malgré l'insupportable attente fourmillant dans ses jambes qui ne

demandaient qu'à battre le sol infini de sa planète. Aussi l'abri avait-il comblé tant bien que mal le manque de population et de bras travailleurs.

Les échanges entre les différents abris ayant repris il n'y avait pas très longtemps, par l'inauguration de routes caravanes perdues, une conscience toute nouvelle affluait en eux, faite de curiosité, d'interrogations. D'échanges et de transformations. Les bruits colportés par les rares visiteurs de l'abri Voïtinel disaient même que certaines communautés s'étaient pris au jeu de l'Arrachement et toute la population, quelques familles à vrai dire, se déplaçait désormais sur les plaines ancestrales de Gerros, caparaçonnées dans des véhicules blindés pour se protéger du rayonnement spatial. Ces récits, ils naissaient dans la bouche des émissaires arrivés il y a peu, des capitaines de clans inconnus débarqués du Grand Nord à bord de radeau roulant sur les terres mortes, et ces Lambas maîtrisaient l'art de capturer le soleil dans les khamthans. Energie qui manquait à Djilo pour, enfin, faire fonctionner pleinement les palanquins. Le togra, à Voïtinel, devait maintenant commencer sa litanie sous les yeux médusés de tous. Les Couleurs arriveront bientôt, Gerros se couchera pour la nuit et l'Univers attendra... Un jour de plus... Cette bienheureuse inertie de la foi qui le mettait mal à l'aise, désormais qu'il l'avait perdue. Et des souvenirs d'enfance se répandirent en Djilo.

« Je suis l'Unique et l'Inévitable, Je suis celle qui vient pour emporter l'âme dans des odeurs de Mort et de Pourrissement... »

Cela avait-il un sens à ses yeux ? On ne lui avait pas dit autre chose que d'amorcer une Rupture qui n'existait même pas en tant que mythe, à l'époque, qui n'avait aucune autre existence que dans la mort de l'ancien Zoran. Et dans le malaise étouffé de la Petite Fumée qu'il portait depuis en lui.

Le voilà qui attendait avec tant d'autres, aux quatre coins de son monde, un rendez-vous que toute la communauté appréhendait. Une rencontre organisée depuis si longtemps que le doute éraflait à chaque bourrasque les fondations de son existence, de sa véracité. Il y a plusieurs Soleils de cela, Barfko le togra aveugle, avait envoyé sous la pression de la *Tajsa Drom*, Djilo en tête, des éclaireurs aussi loin que nécessaire afin d'échanger avec les autres peuples. Les routes avaient disparu, les abris oubliés. Les autres communautés des légendes.

Beaucoup de ses amis avaient purement disparu dans leur quête. D'autres revinrent avec des Lambas inconnus, émissaires de communautés, togras itinérants... Et puis un jour, Salmän était rentrée avec ce que personne n'attendait. Elle avait fait une rencontre improbable : certains, chevauchant de grands monstres de chair qu'ils nomment Usine et parlant la Vieille Langue, souhaitaient les rencontrer. Et... Ils n'étaient pas Lambas... Tout le monde à Voïtinel savait ce qu'était un *Däsa*, bien évidemment. On n'en voyait rarement mais toujours assez pour se souvenir qu'au-delà de l'abri, au-delà de ces paysages de décharges continentales, au-delà même des Couleurs qui envoûtaient leurs âmes abandonnées, le Grand Univers entier se dessinait dans les contours de ses carcasses abandonnées, sur le glacis de ses magazines déchiquetées, par l'odeur de ces immondices qui ensemençaient Gerros. Un *Däsa*, c'était un Lambas bien avant que les yeux écouvoit la réalité de leur monde.

Ces *Däsa* n'en avaient pas cru leurs yeux que quiconque puisse vivre sur cette terre. « Vous n'existez dans aucune Ansible » avaient-ils rajouté. Mais personne ne savait ce qu'était Enzible, ce qui avait motivé la rencontre avec ces *Däsa*...

Ils attendaient, il attendait dans la torpeur rougeoyante de la fin d'après-midi qu'un signe vienne à lui. Oui, Djilo aurait été heureux d'être celui qui les rencontrerait le premier... La Petite Fumée, qui comblait son activité cérébrale en le berçant de ses bras hypnotiques, l'envahit petit à petit de silence, comme si elle allait lui parler. Etait-ce le vieux démon Istorïe qui tentait de le posséder ? Djilo se souvint d'un jour ancien, le jour où son enfance se transforma...

Premier souvenir

« Ce qu'il y a d'extraordinaire ici, se dit Zoran le chauve, c'est que chaque aube est différente. Chacune apporte son miasme de chants orangés, de cicatrices mauves, et de cotons de plomb. Ici, je peux écouvoir la frontière des esprits qui affronte les marées du temps lors des Duj Grom, je peux écouvoir les Guerriers des Vieux Jours qui reviennent à l'assaut des consciences des Lambas. Je peux écouvoir les Anciens Démons, jetés bas sur la planète oubliée, par la seule vision des Choses de Gerros. »

Zoran fit deux pas en avant, et devant lui s'offrait la vision apocalyptique d'une planète sans cesse en décomposition, sans cesse remuée, sans cesse nouvelle. Il leva des bras atrophiés et sinueux comme du bois fossile :

« Je suis l'Unique et l'Inévitable, Je suis celle qui vient pour emporter l'âme dans des odeurs de Mort et de Pourrissement, Je suis la Planète Conscience qui élève la Vie dans la Vision des Choses.

Je suis Gerros l'Ancienne, descendante de Moi-même, attendant le moment venu de laisser la Conscience des Lambas s'échapper, les rappeler à moi dans la Petite Fumée libératrice.

Voilà le Credo unificateur de notre vie, la finale évolution de notre monde. »

Zoran se retourna sur la petite assemblée de gens qui s'était jointe à lui afin de saluer les Couleurs de Gerros. Les yeux déformés, globuleux, de ses êtres bougeaient à une allure saccadée, comme sautillant d'un point de vue à un autre. Mais ils restaient concentrés sur leurs visions. Tous entonnaient des chants et des hymnes faits de logorrhées et d'onomatopées rappelant le bruit de crécelle des drillons-titans, le vent s'engouffrant dans la rouille, ou encore le froid qui glace la peau.

La géante rouge qui faisait office de soleil à Gerros s'élevait à l'est, lourde et gargantuesque, épanchant sa couleur vermeille au travers des couches supérieures de l'atmosphère humide, perçant en traînées larmoyantes et lumineuses l'ozone de la Planète Conscience. Les Couleurs arrivèrent alors, étincelles de vie putrescente, s'élevant majestueusement du sol violé par l'impur. Des nappes iridescentes s'élancèrent comme des milliards de serpents, s'enroulant autour de masses invisibles, glissant sur l'air en une chorégraphie éternelle. La Petite Fumée parla au creux de l'oreille de Zoran, et il continua :

« Fasse que les Couleurs nous donnent l'oublie de la douleur de tous les jours.

Fasse que les Couleurs ravivent la vie des nôtres par-delà les cieux et les univers.

Fasse que les Couleurs s'enivrent de nos âmes immortelles, qu'elles nous ensemencent de la Petite Fumée.

Car les Couleurs sont les vaisseaux de la Sage Gerros, les instruments de son évasion du matin et du soir. »

Zoran le chauve psalmodiait avec luxe les louanges à la Planète-Ordure tandis que la misère ambiante gravissait les cieux en un inextricable écheveau de couleurs mordorées, lourdes et un peu grasses. La communauté des Lambas présente ce matin-là trépignait d'impatience, ils savaient tous ce qui suivrait, rien d'autre n'avait d'importance, et leurs yeux devenaient grossiers d'envie.

Les tentacules moribonds de gaz qui s'extrayaient des milliers de millions de milliards de tonnes d'ordures faisandées se réchauffèrent aux rayons acides du petit matin. Du soleil dramatiquement rouge, convulsaient des panaches fugaces dressés comme des doigts accusateurs vers l'espace, puis, avec la lenteur du tempo cosmique, ils retombaient nonchalamment en volutes tristes et jaunes. Au fur et à mesure que la chaleur montait dans l'air ambiant, des brumes s'extirpèrent nonchalamment de collines putrescentes, comme agrippées par d'invisibles fils cosmiques. Les premiers vents de la Duj Grom commencèrent alors à se lever, animant des fumerolles vertes, bleues et cuivre qui se mirent en branle, armée de fantômes viciés se relevant au petit jour pour mieux s'étendre sur leur empire souillé.

Ce fut comme un signal, et des nuées de minuscules insectes rapatriés de toute la galaxie s'enroulèrent autour des flatulences provoquées par Gerros. On eût dit des milliers de bras ectoplasmiques s'extirpant difficilement d'un corps malade pour aller gratter le ciel flamboyant. Le bruit était assourdissant car l'appétit de lumière de la vermine qui s'envolait était insatiable, et Zoran sut que c'était le moment de repartir dans leur grotte calfeutrée, creusée dans les entrailles des taudis. La Duj Grom prenait naissance dans les Couleurs de Gerros, et elle allait une fois de plus balayer le miracle de leur monde.

Il se retourna vers l'assemblée et dans les bourrasques s'éveillant tout autour de lui, la bure en pied-de-poule brun qui lui couvrait le corps s'anima telle une créature informe tentant de dévorer le togra chauve, même son vieux chapeau rapiécé qui lui couvrait le chef se fit aspirer par une rafale plus hargneuse que les autres. Il clama fort pour couvrir le bruit de milliards de petites ailes qui s'éveillaient :

« Frères d'infortune, la Duj Grom mange de nouveau les Couleurs de Gerros, mais n'ayons crainte, la Planète-Conscience entend nos paroles, notre foi porte au plus haut du firmament Ses Couleurs, et nous reviendrons ce soir pour... ». Zoran battit des bras comme un archéo-oiseau mazouté, et blêmit tout d'un coup. Il porta ses mains à sa gorge en un geste éprouvant. Ses genoux flanchèrent sous le poids désordonné de son corps, et il vomit plus qu'il ne toussa. Il fallut quelques secondes à la petite troupe, illuminée par la vision des Couleurs, pour réagir.

Zoran s'effondra.

Salmän, la femme-qui-voulait-être-son-épouse, s'éveilla de la torpeur générale, sauta d'un coup sur son compagnon et le releva à l'aide de deux autres Lambas. Zoran commençait à convulser comme une de ces poupées mécano-sexuelles détraquées que l'on pouvait trouver parfois à la surface de Gerros.

— Il a avalé un de ces rejets volants, aidez-moi ! Transportons Zoran à l'abri !

L'atmosphère saturée d'insectes s'épaississait rapidement, et la foule s'ébroua chaotiquement vers l'entrée de l'abri Voïtinel, leurs yeux difformes encore frappés des Couleurs résiduelles scandées comme un stroboscope sur leurs rétines blanches. En s'échappant de l'invasion soudaine de la vermine, les Lambas s'arc-boutaient sous leurs manteaux rêches, se cachant comme des pierres mouvantes, se mouvant comme des pierres cassées. Certains avaient remis leurs lunettes protectrices et purent se faufiler promptement dans la tanière protectrice.

Zoran fut transporté à l'entrée de la grotte, sous la pénombre bienfaitrice des ordures, et Salmän pratiqua une clé mystérieuse, appuyant des doigts de sa main gauche le plexus de son homme tout en massant de son autre main la gorge gonflée. L'assemblée s'était reformée tout autour du couple, et le demi-jour de l'entrée de la grotte fut éclaboussé d'ombres s'allongeant sur les murs de détritrus. Les immenses portes de métal furent rapidement poussées, sous l'effort elles couinaient en couissant sur les rails oxydés. De gigantesques grilles au tressage imperceptible furent alors mises en place tout autour de l'entrée, bloquant l'accès à l'abri. Des essaims d'insectes semblables à de lourds nuages

frénétiques venaient percuter le treillis, constitué de centaines de bas portés et usés par toutes les bourgeoises de la galaxie, cousus ensemble en une gigantesque toile désaturée. Les pièges fonctionnaient à merveille : il y aurait encore de la nourriture durant les prochaines semaines. La clarté qui arrivait à se faufiler au travers du tissage étriqué ne pouvait que se rompre et se perdre en lambeaux, accrochant les anfractuosités de la roche, se mêlant aux excréments cavernicoles de la société de consommation : des conserves oxydées irradiant la bonne soupe fanée, des tissus monochromes déchiquetés par la scie du temps, des plastiques ternes coulant en ambre triste et des tessons de verre opaque plantés comme des griffes tapissaient l'intérieur des parois moites de la caverne. Dès le quinzième pas à l'intérieur, toute lueur naturelle était absorbée, digérée, et déféquée dans le noir total de la grotte.

Zoran le Chauve, togra de l'abri Voïtinel, médium des Couleurs qui dansent, redevint pâle, redevint mou, redevint maigre, et ses bras cessèrent de s'agiter nerveusement. Il coula plus qu'il ne tomba dans les bras de Salmän.

La jeune femme repoussa Zoran, comme dégoûtée par le morceau de chair qu'il était devenu, ses yeux arides la brûlaient sauvagement. Elle lui appliqua ses mains étendues sur le ventre et les deux compagnons qui l'avaient suivie reculèrent de quelques pas, angoissés. Les Lambas réunis autour d'eux firent de même. La caverne commença petit à petit à se remplir d'une fumée lumineuse qui prenait naissance au creux des yeux fiévreux du cadavre, comme s'il se consumait de l'intérieur. La sphère, brumeuse, pulsait toutes les secondes en enfant, si bien que toute l'assemblée fit partie du rituel, liée par cette lumière floue.

La Petite Fumée se libérait.

Les Lambas défirent les uns après les autres les rares frusques qui protégeaient tant bien que mal la pudeur de leur corps déformé et aigri par le temps, certains retirèrent leurs lunettes de protection et restèrent plantés là, lasses hélas de voir partir en fumée un frère de miséricorde. On eût dit de vieux arbres nus et flétris par le feu du soleil, attendant patiemment que la vapeur blanchâtre de Zoran les envahisse, s'insinuant dans l'air de leurs poumons, dans le sang de leurs veines, dans la rétine de leurs yeux.